

SANS TABOU

CHANTAL JOUANNO

SANS TABOU

Dialogues avec Charles-Édouard Vincent,
Richard Descoings, Jean-Paul Fitoussi,
Dominique Bourg, Jane Goodall

Éditions de la Martinière

Conception couverture : Plaisirs de myope

ISBN: 978-2-7324-4395-9

© 2010, Éditions de la Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France.

Connectez-vous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr
Dépôt légal : septembre 2010

Prologue

Chemin faisant

Je voudrais commencer par la fin. Par ce qui m'a décidée à continuer ma route.

J'avoue avoir regardé ailleurs, loin, très loin, ce 25 mars 2010. J'ai regardé ailleurs, j'ai douté, j'ai réfléchi et j'ai repris le combat sereinement.

Ce 25 mars, j'ai dit et répété que j'étais « désespérée » de l'abandon de la taxe carbone, désespérée que l'écologie ait trouvé le devant de la scène ces dernières semaines. Les éléments s'enchaînent et se déchaînent. Certains élus de la majorité sont furieux. L'opposition me flatte – accolade fatale ?

Nous sommes dans l'avion – bien sûr compensé – vers Toulouse pour le congrès de France Nature Environnement. Je suis coupée du monde pendant une heure, au-dessus des nuages, dans la réflexion autant que l'émotion. C'est un monde que je ne comprends pas, un monde qui me laisse perplexe. Un monde devenu angoissant et d'une violence étrange. Je n'insulte personne, je n'accuse personne, je ne récusé aucune de mes idées, aucun de mes engagements. J'ai défendu et je défendrai contre vents et marées le

« sarkozysme », mélange d'ouverture, de bon sens et de détermination absolue. Je n'ai jamais reculé face aux dangers, qu'ils s'appellent algues vertes, antennes-relais et téléphones portables, installations pétrolières ou... taxe carbone. Je ne crains pas le débat, ni la force de l'affrontement. Je ne crains que l'intolérance et l'acharnement.

L'arrivée à Toulouse serait un rêve pour qui rêve de succès médiatiques... Une foule de journalistes, pourtant étrangers aux questions environnementales, m'attend. Ils ne m'interrogent pas sur les futurs parcs nationaux ou la trame verte et bleue. Ils me taraudent sur ma démission. Ils se bousculent dans les escaliers roulants. Ils guettent derrière la barrière en verre. Ils traquent le moindre mot funeste. Ils font leur travail. Évidemment, la consigne est de se taire. J'avais envie de leur dire : le chemin est long, nos enfants nous regardent.

La déferlante a duré longtemps. Elle fut maintes fois réaliementée par des amis occultes. J'ai trop entendu que l'écologie ne « rapportait rien », qu'être exemplaire « ne servait à rien », que les contraintes écologiques « couleraient nos entreprises », que j'étais une gentille « utopiste ». Je prends de plein fouet le scepticisme et les publicités à la télévision ne sont plus aussi *green* qu'avant Copenhague. Chaque mot est réinterprété, y compris ceux prononcés par d'autres. On me reproche même qu'un député Vert ait dit qu'il me soutenait lors du vote de certains articles de la loi « Grenelle 2 ». Quel crime ! Mes proches, mon équipe souffrent de cet effondrement, ils souffrent d'en subir personnellement les revers. Dans ce raz de marée, mon trouble a duré plusieurs semaines.

En réalité, la tentative d'empoisonnement a commencé beaucoup plus tôt. On m'a opposée à Rama Yade, à Nathalie Kosciusko-Morizet, à Valérie Pécresse. Le catch entre femmes, quel bonheur pour le microcosme machiste ! Je n'ai pas voulu hurler avec les loups. J'ai affirmé mes principes sur Ali Soumaré ou les péages urbains. Je suis tombée de haut sur cette étrange rumeur personnelle qui se déchaîne le 8 mars, le lendemain – comme un hasard – de ma victoire aux championnats de France de karaté.

Ces attaques personnelles, pourtant, je les vois comme l'odieux jeu politique où vos accusateurs n'ont pas le courage de se dévoiler. J'y vois la faiblesse des rumeurs qui cachent la jalousie et l'absence de morale. Je ne peux m'empêcher de penser que ma bonne foi me protège ; je reste certaine que la vérité l'emporte toujours. On a dit que j'étais « ceinture noire en karaté et ceinture blanche en politique », que j'appartenais au « monde des Bisounours ». Ma fracture sera cette absence de protection. Et elle sera d'autant plus rude que ce nouvel épisode de fin mars est différent : ce sont mes principes et le fondement même de mes valeurs qui sont remis en question.

J'ai imaginé partir. J'ai douté de ma capacité à affronter la violence de la vie politique. J'ai douté de ma capacité à faire entendre ma voix, une voix de droite mais différente. J'ai douté des autres et des miens. J'ai douté qu'il soit possible de faire de la politique simplement, sans renoncer, sans renier une partie de moi-même. J'ai imaginé me réfugier dans l'écriture, où vos propres mots, seuls, vous font violence. J'ai imaginé rallier une grande cause – la défense du droit d'accès à l'eau, les peuples indigènes ou les grands cétacés. J'ai imaginé

une autre vie. Ailleurs, plus douce, avec mes enfants. Je voulais observer, comprendre et réfléchir. Je voulais le temps de la pensée plus que celui de l'urgence politique.

Mais le temps de la réflexion a emporté celui du doute. Certes, le retranchement serait digne, le coup d'éclat tentant... Au fond, pourtant, je ne parviens à y voir que la fuite, que l'abandon de ma cause. Une posture droite mais inutile... J'ai le sentiment qu'il faut poursuivre. J'ai envie de faire ce pari que, peut-être, j'aiderai un peu à changer les choses. Notre temps est compté ; c'est une banalité de le dire mais il est violent de s'en souvenir car cela nous oblige : à agir, à donner, à être utile.

Certains ont la chance d'être des créateurs, des intellectuels, des journalistes d'investigation, de vivre pour une passion généreuse. Un hasard heureux m'a donné la chance, depuis 2002, de participer à une grande aventure politique auprès d'un homme dont je ne renie aucun des principes politiques. J'ai la chance de pouvoir construire des idées, de porter des projets, de rencontrer toutes les composantes de notre société, de pouvoir dialoguer, de pouvoir débattre, m'exprimer. J'aime l'action publique, l'État, les projets locaux, les réflexions sociétales, le simple contact humain. Le Grenelle de l'environnement, la lutte contre les risques industriels, l'interdiction du bisphénol A, l'alerte sanitaire sur les téléphones portables pour les enfants, le plan de réduction des pesticides, la reconnaissance du droit d'accès à l'eau et à l'assainissement, la création d'un GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) de la biodiversité... La liste est longue de ces belles choses pour lesquelles il faut se battre. Encore.

Un jour, je serai peut-être déçue de ne pas avoir accompli 100 % de mes projets... ou je serai peut-être ravie d'avoir accompli 90 % du chemin... Il est trop tôt pour le dire, je n'en ai pas fini.

Il ne suffit cependant pas d'appartenir au monde de la politique pour faire de la politique ; la quête du pouvoir n'est pas la quête de l'action publique. Cette dernière exige de se fixer des valeurs – les limites infranchissables de l'engagement. Pour moi, elles tiennent dans le respect de certains principes éthiques : être utile aux autres avant d'être utile à soi-même ; débattre des projets sans jamais renier ses valeurs ; accepter les compromis, pas les compromissions ; ne pas trahir ses idées, ne pas trahir la vérité, ne pas trahir les siens. Pour faire de la politique, je ne construirai pas un nouveau personnage policé, qui renonce pour mieux durer. Je n'arrive pas à taire l'inacceptable, même si je déteste la polémique en quête de popularité individuelle. Cette liberté fait partie de moi et c'est le camp que j'ai choisi. Un camp malaisé pourtant, car, en politique, chaque mot résonne différemment – dans l'éclat des interprétations bien ou mal intentionnées.

Sincérité, sagesse, sérénité, sobriété sont les quatre points cardinaux de mon engagement en politique : sincérité de parole, sagesse des idées, sérénité de l'action et sobriété du comportement. Je veux vivre la politique comme dans les pays du Nord : avec intégrité et passion ; avec exigence et sens des réalités. Sans les attributs flatteurs du pouvoir, mais avec le sens des obligations qui sont les miennes. Nos concitoyens caricaturent et vitupèrent les attributs du pouvoir mais ne

vous reconnaissent pas comme ministre dans une petite voiture... Nous sommes dans les contradictions d'une société qui garde un doigt de pied dans la monarchie. Je veux vivre la politique comme le karaté : « la tête dans les étoiles, les pieds sur terre », avec toujours en ligne d'horizon un idéal d'excellence aussi lointain soit-il. Je veux vivre la politique avec humilité et humour ; avec distance et conviction.

Dans cet ouvrage partagé, je voudrais vous parler de sujets qui n'appartiennent à personne, à aucun parti, à aucune idéologie.

Nous sommes confrontés à une réalité inconnue : la naissance d'un monde nouveau aux ressources appauvries, où la nature vivante s'étiole, où les hommes ont créé les conditions de leur fragilité. Nous avons créé un monde d'immenses inégalités, toujours plus visibles et violentes. Nous avons été élevés dans un autre monde que celui que nous léguerons à nos enfants. Au monde de la profusion débridée succédera celui de la raison mesurée ou celui de la désolation. À la différence de nos enfants, pourtant, nous avons encore le choix de changer ou non ce monde. Les outils nous appartiennent, la responsabilité est la nôtre. Je vis cette période comme un étrange paradoxe. La violence des oppositions à la question écologique est à l'image des violences qu'impose aux peuples lointains et aux plus faibles ce monde qui s'étiole. Le paradoxe est que la rationalité nous impose de changer le monde en concevant l'irrationnel, l'utopie. Le paradoxe est que la contrainte du rapport homme-planète peut être un nouveau souffle pour la pensée. Le paradoxe est que l'exigence écologique discrédite l'écologie traditionnelle faite de symboles et de doctrines. Le

monde écologique, celui de la paix entre l'homme et la nature, et donc entre les hommes, est un monde du renouveau de la connaissance, du débat et de la démocratie, de la liberté éclairée, du bonheur partagé.

Lorsque mes enfants m'ont demandé quel était mon métier, je leur ai répondu : « Je suis ministre des Fleurs et des Abeilles. » Ils m'ont répondu : « C'est pas possible ! » Évidemment... On peut transformer Arthur en Minimoy et les citrouilles en carrosse, mais les hommes ne savent pas s'occuper des fleurs et des abeilles ! Terribles enfants clairvoyants qui savent parler sans tabous.

Alors soyons sans tabou, sans préjugé, sans *a priori*, pour contribuer à la réflexion collective sur les valeurs du monde qui émerge. Et là, tout commence.

Introduction

Ce que je sais est assez simple

J'ai eu la chance d'apprendre jour après jour un peu plus.

En 2002, Claude Guéant, alors directeur du cabinet du ministre de l'Intérieur, m'a désignée volontaire pour suivre le dossier du développement durable. Rares étaient les concurrents au sein du Cabinet pour s'intéresser à ce dossier accessoire, voire hérétique. L'histoire commence là.

Par goût de la face Nord, j'ai commencé par la littérature européenne – de longs rapports reliés, remplis de mots inconnus, indéchiffrables sans le *Petit Larousse*. J'ai lu, j'ai rencontré tous les acteurs, je n'ai écarté aucune piste de réflexion, j'ai participé à un nombre incalculable de réunions interministérielles, à de grands conciliabules où l'on se bat parfois pour une virgule dans une stratégie nationale de trois cents pages et où l'on s'ennuie souvent. De fortes rencontres, pourtant, m'ont émerveillée : pendant la campagne présidentielle où le WWF comme Greenpeace viennent échanger au QG, à l'Élysée ensuite, puis à l'ADEME (Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie) où tous « mes Adémiens » furent de salutaires éveilleurs de pensée.

À force de vouloir comprendre, j'ai commencé à douter. À douter des évidences et de la culture dont notre génération a hérité.

Je voudrais simplement rappeler des faits bruts, éparpillés dans de multiples rapports, des faits simples, sans doute, mais que notre éducation a longtemps laissés de côté. Ce sont eux qui m'ont fait douter ; ce sont eux qui doivent nous faire réagir. Non pas pour s'effrayer et s'affoler, mais pour trouver, lucidement, les voies d'une écologie apaisée et heureuse. Je voudrais également, en quelques mots, briser deux lieux communs : briser l'évidence que l'écologie est un sujet de « qualité de vie » ou de « bobos » ; briser l'autre évidence qu'être écologiste se résume à des symboles « anti-OGM », « antinucléaire », « probio et proéolienne ». Le sujet, fort heureusement, est tellement plus large. Tellement plus enthousiasmant.

Nous en avons écrit le premier tome avec le Grenelle de l'environnement depuis 2007. Ce fut une longue aventure. Chacun eut ses marottes, ses obsessions – souvent les éoliennes ou le bio – parfois ses rancunes, mais tout le monde a avancé. Grâce à l'engagement du président de la République, parfois envers et contre tout. Grâce au Premier ministre, François Fillon, soucieux que l'écologie soit bien un moteur de la croissance. Grâce à une majorité de droite qui, il faut le reconnaître, accomplit alors une révolution intellectuelle sans précédent. Tout cela au fil d'interminables débats au Parlement avec Jean-Louis Borloo... Débats s'étirant jusque tard dans la nuit, débats exaltants. La longue loi de trois cents articles qui lève les verrous « antiécologiques » a ainsi été votée. Elle ouvre, pour tous, de nouveaux chapitres : avec d'autres actions ; avec une réflexion neuve sur notre monde.

De fait, nous avons encore du chemin à parcourir car les enjeux à venir interrogent notre conception même de la société et de l'humanité. Quelle croissance pour demain, quels emplois, quels modèles de production et de consommation, quel rôle pour l'État, quelle démocratie, quels principes, quelle solidarité, au fond, quelles valeurs et quelle culture ? Personne ne peut se targuer d'avoir seul la réponse.

Climat

En 2005, le monde s'est étonné qu'un grand économiste, Nicolas Stern, s'inquiète du coût des changements climatiques. Il les évaluait entre 5 et 20 % du PIB (Produit intérieur brut) tandis que l'investissement pour prévenir les changements climatiques se limiterait à 1 % du PIB. Pour la première fois, les questions écologiques sortaient de la sphère des experts de l'environnement pour croiser celle des économistes cravatés. J'avais trouvé là le premier point d'accroche pour intéresser le monde politique.

Nous avons alors appris qu'un groupe intergouvernemental d'experts du climat, le GIEC, travaillait depuis près de vingt ans sur ce sujet. Les milliers de données analysées et les six cents rédacteurs concluaient que la hausse des températures d'ici 2100 serait comprise entre 1,8 et 6,4 degrés Celsius. Cette information, peut-être agréable pour un Parisien, est une donnée alarmante pour les scientifiques. L'ère glaciaire se situait à une moyenne de températures de - 5 degrés Celsius par rapport à aujourd'hui. D'autres chiffres, dans la foulée, se sont fait connaître : une moyenne annuelle des températures

en augmentation de 1 degré Celsius sur un siècle ; des événements climatiques extrêmes – tornades, cyclones, pluies torrentielles ; le risque mortel imputable aux inondations en augmentation de 13 % entre 1990 et 2007, d'après le rapport des Nations unies sur les désastres naturels.

Parler de réchauffement climatique est une erreur. Nous sommes, bien au-delà, face à des changements climatiques majeurs.

En France, la hausse des températures de 1 degré Celsius nous déplace de 100 kilomètres vers le sud. Demain, ce seront nos champs où l'eau sera plus rare, ce seront nos terres soumises à des pluies plus violentes ou à des sécheresses plus intenses.

Car en 2100, il y aura plus de pluies torrentielles au Nord et plus de sécheresse au Sud.

Ce seront les terres arides rendues plus arides encore et soumises aux aléas brutaux d'un climat dérégulé. Tout un horizon se dessine, marqué par l'acidification des océans et des sols, par les effets cumulatifs de la désertification, par la libération du méthane contenu dans le permafrost... Sans que nous ne sachions rien, exactement, de tous les effets de chaîne.

Certes, notre vieille Terre a connu bien des évolutions de températures importantes. Certes, elle y survivra. Mais jusqu'alors, elle avait eu la prudence de la lenteur. Jamais les changements n'avaient été si rapides. Ni pour elle, ni pour l'homme. C'est un immense défi pour notre modèle démocratique, pour notre sécurité, pour le monde.

Deux événements, deux signaux, sont venus nous le rappeler, il y a quelques années déjà. C'était en 2007, le débat du conseil de sécurité de l'ONU (Organisation des Nations unies)